



chrétienne des Inuit. Cependant, dans certaines régions, la grande vague d'alphabétisation des Inuit s'affranchit peu à peu des discours chrétiens auxquels ces écritures étaient attachées. Deux genres de textes semblent alors avoir été prééminents : la correspondance, qui profitait souvent du passage des navires marchands, et les journaux intimes, dont la rédaction était parfois encouragée par les missionnaires. Il n'est pas absolument impossible que ces genres textuels entretinrent, au moins autour de l'Alaska, une certaine continuité pragmatique avec les écrits pictographiques (sur défenses de morse ou bois de renne) qui leur préexistaient, mais là n'est probablement pas le plus important, étant donné l'ubiquité du phénomène d'un extrême à l'autre de l'Arctique inuit. Parmi les rares journaux intimes publiés, on ne fera que signaler ceux d'Abraham Ulrikab (1880) et de Lydia Campbell (1894), tous deux du Labrador ; par ailleurs, une partie de la pléthorique correspondance inuit envoyée au révérend Peck a, elle aussi, fait l'objet d'une publication.

Si les textes de ce genre étaient originellement destinés à rester manuscrits, le Groenland se singularisa par une longue tradition de littérature inuit publiée. Stimulée par la création, en 1861, de la revue *Atuagagdliutit*, fondée par l'inspecteur du Sud Groenland Hans Rink, et saturée, dans sa première décennie, de récits traduits en inuit tels que *Les Mille et Une Nuits* ou *Robinson Crusoé*, celle-ci prit d'abord la forme d'hymnes chrétiens ou de narrations plus ou moins traditionnelles, tous rédigés dans la langue inuit du Groenland. Dès l'orée du <sup>xx</sup>e siècle, elle connut ses premiers poètes lyriques (Henrik Lund, Jonathan Petersen, Josva Kleist) et ses premiers romanciers, parmi lesquels Mathias Storch et Augo Lynge, qui inscrivirent leur critique sociale dans le genre du roman d'anticipation. La littérature groenlandaise n'a depuis cessé de produire de nouvelles œuvres.

La situation était très différente dans les autres régions inuit, où les textes non religieux publiés demeuraient très rares. L'aire de diffusion de l'écriture syllabique fut la première à déroger à cet état de fait et c'est elle qui donna naissance, entre autres, au roman inuit qui fait l'objet de cette recension, *Le Harpon du chasseur*. Son auteur, Markoosie Patsauq, naquit en 1941, près

d'Inuakjuak dans la baie d'Ungava, au Québec, au cœur du territoire connu aujourd'hui sous le nom de Nunavik. À l'âge de douze ans, il migra avec sa famille à deux mille kilomètres au nord de sa région natale : à Resolute Bay, sur l'île Cornwallis. Ce qui, initialement, devait être un séjour de deux ans devint, sous la coercition stratégique du gouvernement canadien, un exil de plus de trente ans. Il y continua d'abord son apprentissage de la chasse, de la navigation en kayak et de la conduite des chiens. Cependant, il tomba rapidement malade et, après un diagnostic de tuberculose, dut rester trois ans séparé de ses parents dans un hôpital du lointain Manitoba ; c'est dans ces circonstances difficiles qu'il apprit l'anglais. Durant son adolescence, Markoosie développa une fascination pour les avions et décida de devenir pilote : pour cela, il poursuivit ses études à Yellowknife (Territoires du Nord-Ouest) jusqu'à obtenir, en 1968, le diplôme du centre d'entraînement des Sky Harbour Air Services de Goderich (Ontario). C'est ainsi qu'il devint pilote d'avion en Arctique, activité qu'il exerça durant douze ans, à la suite de quoi il devint un « agent socio-économique » à Inuakjuak.

À en juger par la liste de ses publications, Markoosie se consacra à l'écriture fictionnelle pendant une courte période de sa vie – de 1968 à 1973. Il écrivit *Le Harpon du chasseur*, son premier roman, en inuit avant de le traduire en anglais à la demande de James McNeill, alors « spécialiste en développement littéraire » de la région. Son second roman, *Wings of Mercy* (1972-1973), ainsi qu'une série de six courtes histoires, les *Strange Happenings* (1971), furent apparemment d'emblée rédigés en anglais. L'auteur présentait ainsi ces derniers récits : « Comme de nombreux Inuit, j'aime écouter des histoires à propos de mes ancêtres. Parfois elles sont étranges et difficiles à croire. Lorsque j'ai cherché à connaître les récits les plus étonnants, voici ce qu'on m'a raconté. On m'a dit que tout était vrai. » Markoosie publia également deux brèves autobiographies : en 1971 sur son apprentissage de l'aviation et en 1991 sur l'exil de sa famille à Resolute Bay.

La légende veut que Markoosie ait éprouvé le désir d'écrire son premier roman après avoir lu l'autobiographie de John Ayaruaq, le premier ouvrage d'un auteur inuit publié entièrement en écriture syllabique. De ce fait,

*Le Harpon du chasseur* parut d'abord intégralement en syllabique inuit dans la revue *Inuktitut*, entre 1969 et 1970. Par la suite, tous les écrits de Markoosie allaient paraître dans des périodiques – ce qui doit être compris en relation avec le véritable boom que ce genre éditorial connut dans la région pendant la seconde moitié du <sup>xx</sup>e siècle (il exista jusqu'à plus de soixante-dix revues et autres bulletins durant cette période). Seul *Le Harpon du chasseur* fut publié sous forme de livre, d'abord en anglais en 1970, puis en une dizaine de langues au cours des années suivantes. L'édition française de 2011, en plus d'une nouvelle traduction, est la première à restituer également le texte inuit en écriture syllabique.

Il peut sembler trivial de remarquer que l'œuvre de Markoosie, comme celle de nombreux Inuit de sa génération, est profondément interculturelle, adoptant autant d'aspects inuit que de conventions associées à la littérature occidentale. D'ailleurs, l'auteur présente lui-même, dans *Wings of Mercy*, son évaluation de cet assemblage culturel. Le récit met en parallèle deux figures paternelles, le pilote canadien Norris Mann et le chasseur inuit Mannik, qui tous deux essaient de sauver Seeko, le jeune fils du second, accidentellement blessé par balle. Tandis que le pilote manque son sauvetage en écrasant son avion sur la banquise en raison de conditions météorologiques critiques, la parentèle de l'Inuit parvient à secourir le blessé avec l'aide continue d'un support aérien en nourriture et en information. Durant la longue attente de ce comité de secours inuit, qui progresse lentement à traîneau, le médecin parachuté Carl Poole demande à Mannik ce qu'il pense de l'arrivée de l'homme blanc dans son pays. La réponse de Mannik établit une distinction précise parmi les aspects de la culture inuit qui ont dû être modifiés : si les armes à feu, les navires, les avions, le thé et les médicaments constituent tous des intégrations culturelles réussies, les nouvelles épidémies et les institutions du gouvernement canadien, qui viennent violer la souveraineté du peuple inuit, lui apparaissent comme des importations particulièrement dévastatrices. Le roman dans son entier met en scène ce jugement : plus que le héros canadien solitaire, c'est le groupe inuit qui sera capable de sauver l'enfant blessé – en s'appuyant à la fois sur ses propres



Figurine zoomorphe à tête humaine, bois et os, Groenland oriental © musée du quai Branly, photo Thierry Ollivier, Michel Urtado.

traditions culturelles et sur la technologie des Blancs.

*Le Harpon du chasseur* va, de ce point de vue, peut-être encore plus loin. Le récit suit d'abord trois, puis deux lignes narratives, l'une rejoignant l'autre. Chaque ligne se développe par courtes séquences parallèles de quelques paragraphes, le roman exploitant la technique standard de la littérature occidentale du <sup>xx</sup>e siècle. La première trame narrative, la plus importante, est constituée du récit d'une série de rencontres d'ours. D'emblée, le héros, Kamik, et son père, Suluk, sont surpris en pleine nuit par un ours qui attaque les chiens de leur village, comportement étrange qui vaut à l'animal d'être immédiatement qualifié de « fou ». Blessé par Suluk, l'ours prend la fuite. Les hommes du village décident alors de monter une petite expédition de chasse, comprenant Kamik et son père, afin de tuer l'ours fou. Très vite, l'expédition est attaquée par un autre ours, qui tue Suluk. Plus tard, l'expédition est à nouveau attaquée, cette fois par l'ours blessé qu'elle poursuivait : tous sont massacrés à l'exception du jeune Kamik, qui parvient *in extremis* à tuer l'ours. Kamik tente alors de survivre, seul, par tous les moyens possibles jusqu'à ce qu'il rencontre un ultime ours qui, alors qu'il est sur le point d'achever sa proie humaine, succombe sous les coups de l'expédition qui avait été envoyée au secours du jeune Inuit. En effet, une deuxième ligne narrative suit parallèlement les atermoiements puis les efforts de la mère de Kamik, Ooramik, pour convaincre deux jeunes hommes de rejoindre le village voisin de Kikitajoak afin de former une expédition de secours qui puisse partir à la recherche de la première équipe de chasseurs qu'elle pressentait en danger. Quant à la troisième ligne narrative, elle raconte

comment ces hommes, Issa et Mittik, parviennent à constituer une importante expédition de secours comprenant les hommes de Kikitajoak, la fille du chef de ce village et la mère de Kamik, puis à retrouver Kamik en suivant ses traces. Cette dernière trame met en place plusieurs éléments, dont une relation de jalousie entre les prétendants de Putooktee, la fille du chef, qui ne seront pas exploités par le récit. Ce dernier s'achève sur une fin des plus surprenantes – que nous ne dévoilerons pas.

C'est au milieu du roman que l'on trouve l'un des passages les plus intéressants, précédant le massacre des hommes de la première expédition. Le récit emprunte alors brièvement une quatrième ligne narrative en prenant le point de vue de l'ours fou et blessé. La rupture est soudaine et totale : non seulement l'auteur restitue, de manière inattendue dans l'économie du récit, le monologue intérieur de l'ours, mais il décide pour ce faire d'abandonner le passé de la narration pour le remplacer par le présent du flux de conscience. Une fois l'ours tué, cette focalisation interne se déplace sur le jeune Kamik, pendant qu'il tente désespérément de survivre (la nouvelle traduction française restitue d'ailleurs cet important changement stylistique qui avait été noyé dans un continué présent narratif par la traduction des années 1970). C'est Markoosie lui-même qui a choisi ces registres temporels lors de sa traduction anglaise – on se demande dès lors par quel moyen linguistique ce basculement était rendu en inuit.

L'effet littéraire est, dans tous les cas, très réussi et il ne manque pas d'interroger le lecteur. Une telle reconstitution de la subjectivité de l'ours doit certes être pensée en continuité avec les nombreuses analogies que les Inuit voient entre les ours

et les hommes : la position debout, les techniques de chasse similaires ou l'usage d'abris de neige. On imagine aussi aisément comment cet extrait pourrait être interprété par un anthropologue – probablement comme une expression de l'animisme des Inuit, un peuple de chasseurs-cueilleurs pour lesquels l'animal, et l'ours tout particulièrement, s'envisagerait lui-même à partir d'une perspective humaine. Pour notre part, nous nous demandons simplement si, au cours de ses études, Markoosie n'avait pas lu *L'Appel de la forêt* ou l'un des nombreux romans s'inspirant de l'œuvre de Jack London en adoptant le point de vue d'un animal.

Cette relative incertitude quant à l'interprétation à donner à ce passage (expression animiste ou intertextualité londonienne) se retrouve également au cœur du problème de « l'authenticité » du roman, l'un des axes de l'analyse du préfacier de la réédition française, Daniel Chartier. Car ce livre symbolique du « passage historique de l'oralité vers une littérature écrite inuit » a pu aussi bien être considéré, par les critiques, dans le cadre des traditions occidentales du roman de survie ou du roman initiatique que, par l'auteur, dans celui de la tradition orale inuit des « contes de nos aînés ». Il apparaît ainsi que *Le Harpon du chasseur*, plus encore que *Wings of Mercy* qui la prenait pour thème explicite, place la rencontre interculturelle à la fois à l'intérieur de sa structure narrative et dans les conditions implicites de réception qu'il laisse se dessiner. Belle réussite intellectuelle qui vient tout naturellement compléter le très réel plaisir que l'on a à lire ce singulier roman.

Pierre Déléage  
deleagepierre@hotmail.com